

Tristan Bernard

# La Falaise

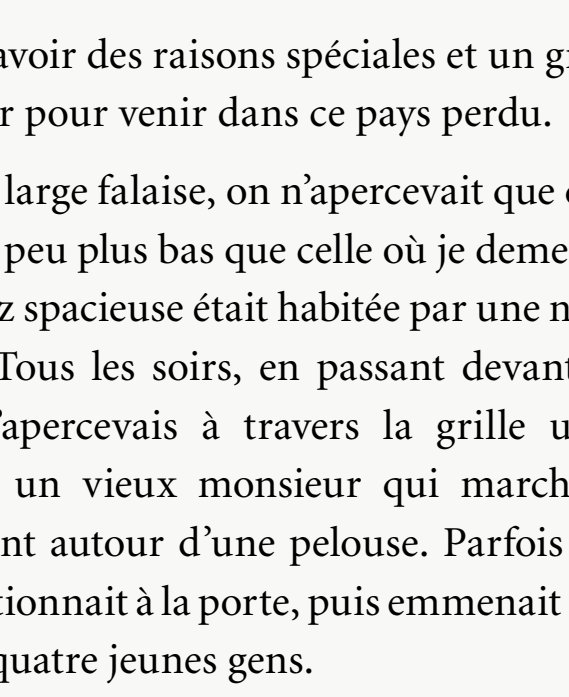
nouvelle



Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTTE ÉDITEUR

Falaise à Etretat, France.



Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901),

portrait de Tristan Bernard (1866-1947).

**J'ÉTAIS VENU M'INSTALLER** sur la falaise, à une lieue environ de la petite plage de Bonneville. C'était un endroit sauvage et presque désert. Le mois de juillet était très chaud cette année-là ; mais on ne s'en apercevait pas sur la hauteur où nous nous trouvions, grâce au vent de mer. Le ciel était toujours bleu, et il faisait tellement frais, que l'on sortait en plein midi avec un pardessus.

Il fallait avoir des raisons spéciales et un grand désir de s'isoler pour venir dans ce pays perdu.

Sur cette large falaise, on n'apercevait que deux maisons. Un peu plus bas que celle où je demeurais, une villa assez spacieuse était habitée par une nombreuse famille. Tous les soirs, en passant devant le grand jardin, j'apercevais à travers la grille une vieille dame et un vieux monsieur qui marchaient très doucement autour d'une pelouse. Parfois un grand *break* stationnait à la porte, puis emmenait à la chasse trois ou quatre jeunes gens.

Tous les jours aussi, vers six heures, une jeune fille en robe bleu clair ouvrait la porte de la grille et montait vers la côte, en passant devant ma maison. Elle était très blonde, plutôt grande. Un jour, en passant devant ma grille, elle me regarda fixement, mais ne s'arrêta pas. Elle était encore à vingt pas de moi qu'elle continuait à me regarder, en tournant la tête, si fixement que je ne soutins pas son regard ; mais j'avais bien distingué son visage, qui était énergique et charmant.

Je rentrais dans ma maison, et je demandai à ma bonne Augustine si elle ne connaissait pas les gens de la maison d'en bas. Je ne lui posai qu'au bout d'un instant la question qui m'intéressait, et je lui demandai, d'un air détaché, si elle savait qui était cette jolie fille qui passait tous les jours devant la maison.

— Comment, monsieur ne sait donc pas ? dit Augustine. C'est une personne folle.

— Une folle ?

— Oui, dit Augustine. C'est la cuisinière de ces gens-là qui me l'a dit. Cette demoiselle a eu des chagrins d'amour, qu'il paraît, et elle en a perdu la raison. C'est un jeune homme qui lui aurait, soi-disant, promis le mariage, et qui, un soir, est parti, et qui n'est pas revenu. Alors on dit qu'elle est devenue folle à cause de ça. Elle a passé des jours et même des nuits à l'attendre sur la route... Elle a eu une sorte de maladie dans la tête, et voilà maintenant qu'elle est sans raison.

Le lendemain, j'allai guetter la jeune fille à l'heure habituelle et quand elle apparut à la grille, je sentis ma poitrine se contracter d'émotion. La folle m'attirait et j'avais peur d'elle.

Elle montait la côte à pas pressés, et je n'osai pas rester devant ma grille. Je rentrais dans le jardin et me plaçai de quelques pas en retrait. J'avais une crainte puérile qu'elle me regardât, mais elle ne sembla pas me voir. Avec l'air décidé d'une personne qui fait une démarche essentielle, elle alla droit à un brin de paille qui était par terre, elle le plia minutieusement et elle le mit dans un porte-monnaie qu'elle tenait à la main. Elle avait un air sûr d'elle-même et important.

Un matin, je vis Augustine qui, sur le pas de notre porte, causait avec la bonne de la villa d'en bas. Sa voisine était venue lui emprunter quelques ingrédients de cuisine, pour s'épargner la peine de descendre à Bonneville. Je m'approchai d'elle :

— C'est exact, demandai-je à cette domestique, ce que m'a dit Augustine, que vous avez chez vous une personne malade ?

— La pauvre jeune demoiselle ? Oui, monsieur ! Elle a toujours l'esprit troublé à cause de son fiancé.

— Je la vois passer tous les jours vers six heures.

— Oui, monsieur. Elle monte sur la falaise, elle s'en va regarder du côté de la mer et parfois elle emporte des petites bouteilles...

— Des petites bouteilles ?

— Pour les jeter dans l'eau, oui, monsieur. Elle écrit des bouts de papier, qu'elle met dans toutes les bouteilles qu'elle trouve, flacons d'odeur, jusque dans les bocaux de cuisine. Un jour, elle m'a pris une carafe, elle l'a bouchée du mieux qu'elle a pu avec du papier, et l'a jetée dans la mer. Les premiers temps qu'on était ici, elle était toute triste parce que son fiancé ne lui répondait pas. Des journées entières, monsieur, elle les passait à pleurer sans rien dire, sans faire de bruit. On la voyait qui marchait, qui remuait, qui s'essayait, qui écrivait, et on n'aurait pas dit qu'elle pleurait : il fallait qu'on regarde sa figure. Ses larmes, monsieur, coulaient sans discontinuer. Ça faisait trop de peine de la voir ! Alors, ses frères ont essayé d'un moyen pour la consoler. Ils en avaient parlé au docteur qui avait dit que c'était une bonne idée. Alors, ils s'en vont sur la mer de temps en temps en temps, et puis ils font semblant d'avoir trouvé des bouteilles où vous posez bien ce qui est eux-mêmes qui ont mis les réponses. Son fiancé lui fait écrire soi-disant, qu'elle l'attende, qu'il va revenir aussitôt que ses affaires vont être terminées. Seulement, la difficulté, n'est-ce pas ? c'est d'écrire pour la folle, parce qu'elle ne comprend pas bien. Elle a du contentement, une joie que vous ne pouvez pas vous figurer, au moment qu'elle reçoit la bouteille. Elle s'en va la casser dans un coin, en se cachant... Elle croit qu'on ne la voit pas... Alors elle lit les lettres... Mais on a beau essayer de mettre des lettres bien claires, elle n'a pas l'air de comprendre très bien ce qu'on lui écrit, car, après ça, sa figure n'est pas heureuse du tout.

— Mais sait-on, elle, ce qu'elle écrit ? Est-ce qu'on a vu de ses lettres ?

— Oh ! bien, monsieur, on en trouve quelquefois, parce qu'il y a des jours où elle oublie tout à fait qu'elle a écrit. Alors elle perd ses bouts de papier, elle les laisse traîner... Tenez, j'en ai un là, qu'on a retrouvé sur son parquet.

La cuisinière tira son porte-monnaie de cuisinière, à fermoir de cuivre vert-de-grisé. Parmi des sous et des pièces d'argent, ses gros doigts allèrent chercher un petit papier plié, et tout sali par la monnaie.

Le papier était recouvert d'une écriture mince. Parfois, entre des mots bien tracés, la page semblait s'être affolée, et on ne voyait plus que des assemblages de lettres et de jambages sans le moindre sens.

Pourtant, je pus lire assez distinctement ces quelques phrases : « Le bateau est venu. », « Le bateau, l'autre, revenira. », « Toutes les belles voitures cherchera vous de la gare. », « Cheval est malade, ça ne fait rien. Vous apporterez le *vosa* pour moi. »

— Je crois comprendre qu'il doit venir sur le bateau prochain et qu'on le cherchera à la gare, dans la belle voiture, bien que le cheval soit malade. Mais qu'est-ce que c'est que le *vosa* ?

— On n'en sait rien, monsieur. C'est des mots qu'elle écrit comme ça, et que personne ne connaît. Il y a des fois où elle parle de *crib*. On a cherché, on ne sait pas ce que ça peut être que *crib* et que *vosa*...

Je parlais précisément ce matin-là pour une excursion de quelques jours. Pendant mon voyage, l'image de la jeune fille blonde se présenta souvent à mon esprit et je me reprochais de n'avoir pas essayé de l'approcher davantage et de lui parler. Une idée m'avait pris de demander à ses parents pour la guérir, de la prendre auprès de moi. Je sentais tout à coup un grand élan de dévouement. Sans doute, je n'en ferais pas une personne normale, je ne la guérirais pas pour tout le monde, mais je pensais que je pourrais la guérir pour elle et pour moi, lui créer une existence spéciale, arriver à la comprendre et à me faire comprendre d'elle. Je m'imaginai que je l'appriivoiserais, comme ces beaux angoras onduleux qui ne connaissent que leurs maîtres.

Cette idée m'obséda tellement que j'avancai mon retour et qu'au lieu de revenir à minuit, je m'arrangeai pour être chez moi dans l'après-midi. En arrivant, au lieu d'entrer dans ma maison, je montai tout droit sur la falaise pour attendre la folle là-haut, et tâcher de lui parler. J'étais un peu en avance. Je regardais avec angoisse le tournant de la route, mais la nuit arriva sans que celle que j'attendais fût venue.

Je descendis jusqu'à ma maison, et je demandai à la cuisinière s'il n'y avait rien de nouveau. Elle me répondit d'abord qu'il n'y avait rien... puis tout à coup elle s'écria :

— Ah ! monsieur ! Si, qu'il y a du nouveau ! Vous savez, cette pauvre jeune fille folle qui est là-bas, dans le bas ? Elle est morte !...

— Elle est morte ? ...

— Oui, monsieur. La bonne de ces gens-là m'a raconté comment que ça s'était passé. Le lendemain du jour où que monsieur est parti, ou le jour d'après, je ne peux pas dire au juste, on a trouvé son corps au bas de la falaise. Elle tenait dans la main un bout de fil qui s'en allait dans la mer. On s'est demandé ce que ça voulait dire, et on s'est dit que peut-être elle avait eu cette idée d'attacher une des bouteilles pour savoir si son fiancé ne la tirerait pas jusqu'à lui. Alors, n'est-ce pas, monsieur, c'est probable que la bouteille s'est attachée à quelque chose, que la demoiselle a été pour tirer dessus, qu'elle a senti de la résistance... Alors elle a cru que son fiancé l'appelait... Et elle s'est jetée dans la mer. Seulement, elle s'est fracassée contre les roches, parce qu'il n'y avait pas d'eau à ce moment-là...

Je restai pendant quelques instants sans mot dire.

— Et ces pauvres gens de là-bas, leur désolation doit-être terrible ?

— Oh ! monsieur, vous savez, une jeune fille comme ça, comme disait la cuisinière, c'était plutôt un embarras... On est entré dans sa chambre, où l'on n'avait pas pu balayer, ni épousseter, ni rien du tout, depuis des mois et des mois. C'était, paraît-il une odeur terrible, une vraie infection.

*La Falaise,*

nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),

est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*

paru aux éditions Flammarion,

à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-781-7

© Vertiges éditeur, 2019

— 0782 —